L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 17 OCTOBRE 1886.

La mort d'une ville.

O Sota! que vous avez de lugubres histoires!
Flots profonds, redites des mères à genoux!
Vous nous les racontez, en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!

VICTOR HUGO.

Jusqu'ici, nous avons fait silence sur l'effroyable catastrophe qui vient de frapper un point de ce bel et noble Etat du Texas. Nous espérions que quelque nouvelle atténuerait les premières nouvelles reçues; qu'il y avait de l'exagération dans les terribles récits de nos dépêches. Attente vaine. Le télégraphe ne nous avait que trop dit la lugubre calamité, et chaque trait qu'il nous reproduit de ce tableau, ne fait qu'en augmenter l'horreur.

A repasser l'histoire de notre planète, ces derniers temps, il semble que la nature ait formé une gigantesque conspiration contre l'espèce humaine. Choléra, peste, éruptions volcaniques, tempêtes, cyclones, tremblements de terre d'un monde à l'autre, inondations, toutes les colères grondent, frappent, tuent. La mort ne se contente plus d'atteindre les individus un à un; il lui faut des carnages immenses. Comme si elle croyait n'être trop ralentie, elle rattrape le temps perdu; d'un coup elle abat des populations entières.

Hier, c'était Charleston, c'était Summerville, c'était une région de la Grèce, aujourd'hui c'est Sabine City.

O flots! que vous avez de lugubres histoires!

Hélas! celle de la ville de Sabine se range parmi les plus tragiques.

Composée de quelques centaines d'âmes, située sur le rivage d'une baie, entre celle-ci et le lac Sabine, près de la Sabine, à quelques milles du Golfe du Mexique, la petite ville grandissait, prospérait et oubliait les dangers de son site, les menaces constantes de cette mer si proche, dont elle dominait à peine le niveau.

Le sentiment de sécurité avait tellement pris le dessus qu'on ne songeait même plus à des travaux d'endiguement, mille fois indiqués, indispensables cependant.

Mais la mer guettait sa proie; mardi soir, elle commençait et achevait aussitôt son de œuvre destruction.

La tempête hurlait: eaux du fleuve, eaux du lac, eaux de la mer, tous les abîmes s'entendaient, s'unissaient, pour la perte de ces infortunés qu'ils circonviennent, auxquels ils ne laissaient ni une issue, ni le temps de préparer des moyens de sauvetage. Les flots se précipitaient dans une masse et avec une vélocité telles qu'en peu d'instants leur nappe couvrait tout, s'élevant, s'élevant toujours.

Effarés, affolés, hommes, femmes, enfants voyaient monter jusqu'à eux la tombe colossale qui devait les engloutir, et tous comprenaient que le salut était humainement impossible; que désormais ils ne devaient plus compter que sur des miracles. Ces miracles ne sont pas venus....

A l'heure où nous écrivons, la ville de Sabine a disparu de la carte du monde, et en même temps qu'elle, une bourgade voisine, Bayou Johnson est à peu près anéantie. Quand les vagues se seront retirées, elles qui prétendent peut-être à une conquête définitive, un jour ou l'autre, rien n'indiquera aux générations futures le lieu où fut Sabine City; pas même des pierres funéraires, puisque tous les morts du 12 octobre resteront sans tombeau; et ce n'est pas sur ces rives condamnées que reposeront ceux dont on aura recueilli les cadavres.

La catastrophe a été si complète que, même en lisant le simple récit télégraphique, on se sent abattu, assourmé. La pensée achève le tableau; si tant est qu'on puisse bien se rendre compte d'un aussi formidable drame.

On revoit ces demeures qui, attaquées, envahies de toutes parts, vacillent, et après le plus sinistre des roulis, s'effondrent; ces maisons qui, chargées d'êtres vivants jetant au ciel leurs cris de terreur, sont emportées par les vagues, flottent sur les abîmes; non point pour sauver, comme une autre Arche, mais pour jeter au gouffre, et d'un seul coup, toutes ces pauvres créatures qui s'y pressent, qui y pleurent des larmes de sang.

A la suite des premiers télégrammes, des dépêches spéciales sont venues pour transmettre, un à un, aux populations consternées, des épisodes navrants de cet impitoyable déluge; et au moment où nous traçons ces lignes, nos dépêches nous en portent encore de plus lamentables peut-être que tous ceux qui les ont dévancés.

La plume est impuissante à décrire ce qu'ont vu, ce qu'ont entendu les hommes qui se sont mis immédiatement, courageusement au travail du sauvetage.

Des survivants leur ont fait le tableau déchirant de ces mères, de ces Niobés, qui appelaient à elles toutes leurs forces, afin de retenir les enfants qu'elles submergeaient de leurs bras, et que les vagues leur enlevaient; de ces familles dont les membres, au moment d'être séparés par les eaux, s'adressaient un dernier adieu; de cet homme qui croit avoir sauvé sa mère, et qui n'en presse que le cadavre entre ses bras à bout d'efforts.

Après les récits, le spectacle avec tous ses épouvantements.

Une mère a flotté avec un enfant sur un matelas; elle va toucher à un rivage, le salut, est là, quand le flot arrache le petit être et le noie.

Les sauveteurs poursuivent leur course à la recherche des naufragés. Ils en découvrent un. Columbus Martes, sur un morceau de terre qui émerge encore des eaux, et on va à lui, et on l'invite à se réfugier sur le bateau de sauvetage.

Non! répond-il.

Il vient de passer par tous les épouvantements, par toutes les douleurs, mais rien ne l'effraie! Sa femme, son enfant ont été entraînés loin de lui par les vagues, et il espère encore que le même courant qui l'a conduit là, lui rapportera du moins ces deux cadavres adorés que son mal égaré cherche dans l'immensité.

"Non, non! dit-il; les flots m'ont emporté jusqu'ici; peut-être la Providence permettra-t-elle qu'ils me ramènent ma femme et mon enfant! Nous étions sur un toit, ajoute-t-il; je tenais le bébé et la mère cherchait une voie de salut. Puis bientôt elle me dit adieu, et ma main n'avait plus assez de force pour la maintenir. Et je sentais la toiture qui craquait sous nos pieds.

"Alors j'eus la vision de la mort et je dis à ma petite Pearly (elle n'avait que trois ans!) de me donner encore un baiser, puisqu'elle allait périr. Elle m'embrassa; et puis, et puis, ô Dieu! mon bras ne put plus la porter. Le toit qui nous servait d'appui, s'effondra, mon enfant était morte!.... Je ne sais comment la chose se fit; mais quand je revins à moi, je me trouvai sur un débris de bois et à terre."

On le devine sans peine, les scènes déchirantes sont nombreuses dans cette disparition d'une population presqu'entière, et égrant quelques jours encore le télégraphe nous les dira.

A cette heure où sait que près de deux cents habitants de Sabine City ont disparu, et où évaluer à près de cent le nombre des victimes faites à Bayou Johnson.

Cette liste funèbre ne saurait être complétée encore pourtant. Au moment où la tourmente menaçait Sabine, beaucoup s'enfuirent, dit-on, vers Pintérieur, et jusqu'ici aucune nouvelle de ceux-là.

Effroyable sans doute le sort de ceux qui ont ainsi péri; qui, avant de succomber, ont vu mourir ceux qu'ils aimaient le plus au monde, et qui les imploraient en entrant dans le gouffre; mais un autre drame aussi se poursuit à cette heure, le drame des survivants.

Autour de la bourgade appelée Johnson's Bayou, autour de Radford, c'est tout un monde de malheureux qui, errant dans la détresse la plus horrible. Brisés par les tortures qu'ils ont subies, presque nus, familiques, ils cherchent quelque semblant de nourriture pour les soutenir, une goutte d'eau pour étancher leur soif. Pas un aliment, pas une source où puiser....

Pour comble de calamité, les routes sont impraticables; si les bateaux ne se hâtent point, ceux qui ont échappé à la fureur des eaux, périront, faute d'une goutte d'eau à boire.

Devant un pareil malheur l'esprit reste confondu; et l'on se demande, en attendant des secours qui s'attardent, si la faim et la soif ne feront pas lentement ce que la tempête a fait, elle dans une minute redoutable, et si les survivants ne sont point, à cette heure, plus à plaindre que les morts.

On avait parlé autrefois de travaux d'endiguement que le gouvernement des Etats-Unis devait entreprendre à Sabine City; nous ignorons ce qu'il va résoudre. Mais si nous en croyons les nouvelles qui nous arrivent de cette région désolée, jamais Sabine City ne se rebâtira sur cette rive maudite. Si, comme le dit Hugo, les flots ont leur langage, des voix s'élèveront longtemps de leurs profondeurs, pour rappeler le 12 octobre 1886. A cette date une ville est morte!

L. PLACIDE CANONGE.

Chiffons et Littérature.

Nous avons plusieurs fois parlé à nos lecteurs d'une élégante et multiple publication parisienne: *Le Journal des Demoiselles*, revue mondaine sans doute, mais qui, tout en se présentant modestement comme courrier de la mode, n'en a pas moins son côté très sérieux.

Journal des Demoiselles qui, en effet, ne se contente pas d'occuper celles-ci de détails futiles, et a des visées plus élevées. Lisez en une livraison, quelle qu'elle soit, vous reconnaîtrez aussitôt que ce recueil s'attache à initier les jeunes filles aux connaissances utiles, d'une nécessité de tous les jours. Sous une forme attrayante il leur enseigne, avec les élégances de la société, la vie pratique du foyer, du ménage.

Il leur prouve, il les convaine qu'il y a autre chose, comme conditions de bonheur, que les relations avec le contrarier, la modiste, et que l'intérieur, la maison, le home croulerait vite, s'il n'avait que des chiffons pour base.

Donc le *Journal des Demoiselles* se garde bien d'être exclusivement modiste. S'il fait belle part aux chers chiffons—il ce n'est pas nous qui y contredirons—il en accorde une large aussi à la littérature, à l'art et aux connaissances pratiques, bourgeoises, si vous voulez, mais dont la femme ne saurait se dispenser, si elle ne veut se condamner au rôle de poupée et être vite délaissée.

Songez-donc au supplice que subirait le mari qui, revenant de la tâche quotidienne, se trouverait placé en face d'une autre tâche, quotidienne aussi: celle d'entendre encore et toujours un caquetage — impitoyablement le même, stéréotypé—sur l'attitude à laquelle on peut arriver dans l'échafaudage d'un chapeau; sur le nombre de trompe-l'œil, la vastitude des dépendances que l'on peut annexer, comment dire cela? au pouf, à la prolongation du dos, afin d'obtenir la cuvilligne voulue; cette courbe au moyen de laquelle on réalise aujourd'hui la difformité que vous savez, si bien portée, ou transportée plutôt, car il y a là parfois un chargement complet, tout un monde.

Par parenthèse le numéro du *Journal des Demoiselles* (2 octobre) que nous a porté le courrier d'hier, contient une gravure coloriée où s'étalent quelques chapeaux qui semblent revenir aux sommets des coiffures d'antan et vouloir même les dépasser.

Très travaillées, sans nul doute, comme architecture, ces coiffures là; mais qu'elles sont donc disgracieuses, lourdes, écrasantes! et combien doivent rire les confectionneuses qui font gober de ces machines là à des femmes et des jeunes filles, charmantes pourtant, et ayant infiniment plus de goût que ces trop fécondes prêtresses de la mode.

Le *Journal des Demoiselles* a pour obligation, cela va de soi, de décrire, par la plume et le crayon, ces fantaisies, si extravagantes, si tapageuses, si insurrectionnelles qu'elles puissent être. La mode le veut ainsi.

Nous y insistons néanmoins: là, ne se limite pas sa propagande. Dans chacune de ses livraisons on retrouve à peu près tout ce que l'on peut demander à une revue bien comprise, bien dirigée: articles embrassant la littérature, les arts, la critique, le théâtre, la chronique, l'économie domestique.

A part la politique et les sciences, tout a sa place dans cette gentille brochure. Qui la suit régulièrement, attentivement, est, à coup sûr, au courant du mouvement général de Paris, et cela sans fatigue; avec le plaisir des yeux, et de l'esprit, grâce à des illustrations, riches en détails intéressants, piquants; grâce à des écrivains doué ta la forme est simple, aimable.

Le *Journal des Demoiselles* se subdivise en plusieurs publications, ainsi que nous l'écrivions récemment. L'une de ses annexes est une création très heureuse, en vérité; car elle s'adresse à une classe de lectrices qui, jusque-là, avait été beaucoup négligée: les enfants, les fillettes.

Qu'on les astreigne avant tout aux études de la Pension, soit; mais quand elles ont longtemps pâli sur les bouquins de la classe, qu'on leur permette un peu de récréation intellectuelle; rien de plus juste, n'est-ce pas? C'est aussi de l'hygiène morale.

L'administration de la Revue dont nous nous occupons, a songé à combler cette lacune, et elle l'a fait le plus joliment du monde. Elle n'a pas seulement procuré une distraction favorite à la fillette, et'e a ajouté aussi de la gravité, de l'importance à sa personnalité. Songez-y donc! la fillette a aujourd'hui son journal, tout aussi bien que les grandes.

On l'a même baptisé d'un fort gentil nom, et qui, à lui seul, vaut mieux que le prospectus le plus bavard, le plus chargé de boniments: *La Poupée Modèle*.

La poupée n'est pas seulement un jeu, c'est aussi un enseignement. Pour amuser, pour dorloter le bébé inerte qu'on lui a mis entre les mains, la fillette se transforme insensiblement, inconsciemment. En soignant son jouet, on dirait qu'elle se sent grandir; elle semble se voir, se regarder à travers le verre grossissant du rôle qu'elle s'attribue.

La bambine fait déjà instinctivement de la maternité. Pour parer sa poupée gâtée, elle entasse même les objets auxquels elle avait le plus tenu jusque là; elle gagnera sur les heures de sommeil, et quand elle produira *sa fille* dans le grand monde des poupées, il faudra que celle-ci y fasse figure, qu'elle y porte aussi tout un parfum aristocratique.

Le jeu de la poupée fait donc le compte et des doigts et du cœur; il donne de la tendresse à celui-ci, de l'ingéniosité à ceux-là.

Eh bien! la *Poupée Modèle* ne peut que faire plus aimer encore ce jeu, si riche en leçons, et dont l'invention fut, en vérité, un triomphe d'imagination et d'affection. Car, sérieusement, celui à qui elle remonte, avait un amour profond pour la jeunesse et rêvait aux moyens les plus doux de la rendre bonne en l'amusant.

Donc *La Poupée Modèle* est un journal en raccourci, mais très complet cependant, nous vous l'affirmons; et d'une forme si gracieuse, si tentante, que nous connaissons facilement qu'on en mène si grand bruit dans cette couche nouvelle des petites filles qui ont aussi leur presse à elles.

Et d'abord, comme l'une des premières visées de la maman en miniature est de présenter sa fille dans les salons de bonne ligue, il faut qu'elle soit au courant des vagabondages de la mode, afin que vite elle bâtisse à la mignonne des amours de toilette, faites avec les regatons des siennes. C'est pourquoi *La Poupée Modèle* consacre invariablement un article important à la mode; détaillé avec la simplicité, la lucidité que jonte plume bien apprise doit à des lectrices qui ne sont pas bien certaines d'avoir fait toutes leurs dents.

La santé de ses enfants est la préoccupation constante, dominante d'une mère; le journal des petites y songe: et régulièrement vient des pages concernant l'hygiène, grâce auxquelles la fillette pourra combattre les maladies imaginaires de sa poupée et donner des avis de doctoresse. Celle-ci rendue à la santé, on revient au complaisant journal, qui vous fournit une recette assurant à la peau souplesse transparence, fraîcheur, et qui dissimule les rides, quand arrive l'âge où l'on s'effrite, où l'on se crevasse, où se creusent ces diableesses de niellures qu'on appelle rides.

La composition de cet élixir ou de cette poudre, nous ne savons trop, est minutieusement expliquée, n'en doutez pas; de même que les gravures que vous allez rencontrer sous ce feuillet, vont vous éclairer *a giorno* sur la façon d'achever même la plus compliquée des créations de la mode.

Ces gravures sont de deux sortes: noires, coloriées; tout y est traité par le menu; c'est le cas ou jamais de l'écrire: vous y touchez tout du doigt. Elles ne s'occupent pas exclusivement de toilette. Puisqu'il faut à toute poupée du monde —et même du demi-monde—un intérieur en rapport avec son élégante personne, ces gravures, en noir ou en couleur, abondent aussi en modèles d'ameublements de toutes époques, de toutes manières, s'entremêlant—*tutti frutti*—comme on les aime actuellement enfin.

Le vêtement d'Arlequin qui a pris possession des salons, et dont la bigarrure fait prime à cette heure; ce qui d'ailleurs a bien son charme et prête des disparates gaies aux ameublements, dont la monochromie lassait décidément l'œil.

La poupée, ainsi servie de son bulletin des modes, de sa méthode hygiénique, de ses cosmétiques, de son appartement meublé à la dernière manière, trouve encore dans sa revue hebdomadaire des nouvelles illustrées, des historiettes, dont maman lui donne lecture; des images dont celle-ci—professeur improvisé et occupant très gravement sa chaire—lui improvise les légendes.

Ce sont encore des figurines peintes que la poupée doit apprendre à découper, et les ciseaux de maman lui révèlent cette façon de dessiner; un art aussi.

Et puis, n'oublions pas la grande affaire: celle des goûters et des dînettes. Car si la gourmandise est gros péché pour les grands, c'est péché bien véniel pour les petits. Donc, voilà que la poupée entend lecture de nombreuses recettes appétissantes, et que, pour la mieux tenir en appétit, maman se met aux fourneaux, devient cordon bleu.

A vrai dire, il est difficile d'offrir une lecture plus attachante et plus féconde pour une fillette, que celle de la *Poupée Modèle*, où nous citerons encore le gentil babil, d'une "Vieille Poupée," très autorisée, qui explique en amusant; et enfin un "Petit Courrier", dit de Chiffonnette; collaboratrice qui doit être fort populaire dans la farandole des mignonnes lectrices de la *Poupée Modèle*, une éducatrice aussi, croyez-le bien.

L. PLACIDE CANONGE.

Théâtre St. Charles.

OUVERTURE.

C'est aujourd'hui que M. Bidwell inaugure la saison 1886-1887 au St. Charles. Et de deux.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la location est déjà considérable; on supposant même que "la porte" ne donnât point, on serait encore assuré d'une belle recette. Il est donc à peu près inutile, en pratique, de recommander ici cette inaugurale du vieux théâtre, toujours populaire, de la rue St. Charles.

Néanmoins, en principe, nous devons donner à M. Bidwell l'éloge qui lui est dû; nous devons écrire qu'une fois de plus il s'est démontré libéral, et qu'avant de rappeler à une campagne nouvelle ces habitués qui lui sont invariablement fidèles, il a voulu rajeunir sa vieille salle, la mettre en habits de gala.

De plus, il lui a assuré une longue série d'artistes en renom; sans compter un "Stock Company," qui enlprendra possession durant un certain nombre de mois, et ne sera pas l'un des moindres succès de la saison.

Aujourd'hui, c'est le mélodrame qui est chargé d'ouvrir le bal: l'affiche annonce *The Flash Light*, avec Mlle Marion Booth et M. James O. Barrows dans les deux rôles principaux de l'ouvrage, où paraît, du reste, la troupe entière.

Nous vous disions tout à l'heure que la location est déjà forte; cela est exact. Mais n'importe, soyez certains qu'elle sera très compacte la foule de ceux qui, ce soir à l'ouverture des portes, seront en quête de fauteuils. Ne vous attardez donc pas trop à table: prenez vos précautions, si vous voulez assister à cette soirée d'inauguration.

Voir l'annonce pour la réduction des prix.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Le roman et le drame de *Michael Strogoff*, par Jules Verne, ont fait le tour du monde, et en moins de 80 jours. Et ce qui est mieux encore, le succès a accompagné l'un et l'autre tout le long de ce voyage.

Le drame *Michael Strogoff* n'est pas une nouvelle connaissance pour le public américain; c'est parce qu'il le connaît, qu'il en sait l'intérêt, les péripéties diverses, que toujours il le revoit avec plaisir.

La reprise qui en a eu lieu ce soir, est donc un gage que la semaine qui s'ouvre aujourd'hui, sera favorable sous tous les rapports.

Michael Strogoff sera joué par une troupe nouvelle, celle de M. Chas. L. Andrews. Elle se compose d'artistes de drame en renom et d'un ballet, dont la première danseuse a laissé ici les meilleurs souvenirs: Mlle Gossi. Les divertissements sont à l'infini dans l'ouvrage; tous très brillants et d'une variété souvent fort ingénieuse.

La nouvelle représentation de *Michael Strogoff* aura lieu ce soir.

Théâtre de l'Opéra.

On trouvera à la première page du journal une annonce faisant connaître et le tarif des places et le mode d'abonnements adoptés par la nouvelle direction.

On nous dit que fort bon accueil est fait aux solliciteurs, et que jusqu'ici les résultats de l'abonnement sont satisfaisants. Ce n'est que justice.

EDEN-THÉATRE.—Le dimanche sortout il y a foule, grande foule au Théâtre-Eden. Aussi la direction s'applique-t-elle à soigner le spectacle de ce soir-là. Celui d'aujourd'hui est de ceux qui ne peuvent manquer de tenter le public; lisez-en le programme, vous serez de notre avis. Tous les sujets y paraissent; tous les genres figurent au menu.

La troupe française achève aujourd'hui le premier de ses trois mois d'engagement. Son succès a été prompt, incontesté; elle est actuellement en pleine possession de son public; qu'elle y reste donc jusqu'à la fin. *Beati possidentes!*

THÉATRE FRANÇAIS.—*Le Serment d'un frère* sera joué aujourd'hui, pour les deux dernières fois, en matinée et le soir. Le drame est précédé de chansonnettes, danses, etc.; spectacle complet enfin.

Demain, début qui fera événement; celui de la troupe japonaise burlesque May Adams; l'une des *combinaisons* qui ont le mieux réussi aux Etats-Unis. Elle formera contraste avec le drame, qui depuis quelques jours tient l'affiche.

MUSÉE-THÉATRE.—Les Géants sont encore là; c'est un groupe qu'il faut voir. A partir de demain, la salle d'exhibition s'enrichira de trois virtuoses albinos; d'un dragon gigantesque, vend des mets de l'Inde orientale; une curiosité qui n'a jamais paru aux Etats-Unis. Citons aussi, sur la scène, de merveilleux effets d'optique, et le célèbre magicien Raltair, un émule du fameux Herrmann.

Le spectacle de ce jour est des plus intéressants.

MUSIQUE NOUVELLE.—On trouvera chez M. P. Werlein, 135 rue du Canal, deux morceaux qui viennent d'être publiés et qu'apprécieront amateurs et artistes: *Koko polka* (piano), par le jeune et populaire musicien W. J. Voges; *Thy face so sweet and fair*, romance, paroles de Heine, musique d'Eugène Baylor.

MAISON JUNIUS HART.—Remerciements à M. Junius Hart, 181 rue du Canal, pour la jolie valse qu'il nous adresse: *Gretchen*, par R. A. Baumbach.

ANNIVERSAIRE.—Les Jeunes Fils de la Louisiane sont une Association de Bienfaisance, riche en éléments excellents, et dont jamais nous ne l'occasion de parler plus d'une fois à nos lecteurs. Aucune Société ne fait plus de bien; aucune n'est entourée de plus de considération.

Il faut en effet honorer la jeunesse qui prend la Charité pour devise et met cette devise en pratique.

L'Association célébrera aujourd'hui son troisième anniversaire. Le banquet annuel aura lieu à 4 heures aux Fair Grounds.

— Le Concert vocal, organisé par les membres de l'Orphéon Français et leur directeur musical M. Vullier, au bénéfice de l'Ecole Catholique St. Louis, école gratuite, aura lieu ce soir à Carrollton.

Prix d'entrée, 25 cents. Les trains du chemin de fer marcheront toute la nuit.

MUSIQUE—Nous recevons de M. Grunewald, 127 rue du Canal, deux recueils vraiment charmants. Nous ne saurions trop les recommander et pour les excellentes pages qu'ils renferment et pour le prix plus que modique auquel on les obtient.

Le premier recueil est intitulé *Grunewald's Folio of Music*. C'est un véritable Album, composé de cinquante six morceaux de chant; de vingt morceaux pour piano. Toutes compositions signées de noms populaires, de noms célèbres, et choisies avec infiniment de goût.

Dans la musique pour piano ou trouvera nombre de valses, de polkas, galops, lancers en vogue, toujours demandés et redemandés dans les salons.

Le second recueil: *Rondes avec Jeux* et *Petites Chansons* traditionnelles, publié à Londres, par la maison Augener et Cie, est une des plus aimables collections que nous sachions.

Là sont groupées les Rondes du bon vieux temps: avec leur cachet archaïque, leur adénisante naïveté et les chansons traditionnelles qui ont couru, qui courent toujours le monde. Aimables compositions destinées à l'enfance et qui, en effet, dureront tant qu'il y aura des enfants. Ce sont, entr'autres (paroles françaises et paroles anglaises): *Sur le Pont d'Avignon—La Houlangère a des écus—La Monaco—Ramène tes moutons—Nous n'irons plus au bois—Le Chevalier du Guet—Le Roi Dagobert—Monsieur de la Palisse—Au clair de la lune—J'ai du bon tabac dans ma tabatière—La bonne aventure, oh, gai!—Il était un bergère—Marie, trempez vos pain!—Frère Jacques—La Mère Michel—Cadet Rousselle—Malbrough s'en va-t-en guerre.*

Ajoutons qu'à chaque Ronde, la manière de la danser est indiquée complètement.

Ces deux publications sont appelées à une grande vogue; la dernière fera le bonheur des enfants.

—Nous nous étions proposé de parler aujourd'hui de l'œuvre de la Société Hospitalière des Dames Louisianaises. Par malheur, on ne fait pas toujours ce qu'on désire. L'allage: "Ce que femme veut, Dieu le veut," ne s'applique nullement aux hommes. Les matières sont venues en nombre tel à l'Abeille de ce jour, que nous sommes obligé de ne pas tenir la promesse que nous nous étions faite à nous-même et que nous avions faite à ces dames. Elles sont, d'ailleurs, des créancières trop aimables, trop indulgentes, pour ne pas nous accorder le temps que forcément nous leur demandons.

—Il y a eu hier soir une réception charmante chez M. L. Robira, l'éminent photographe, qui vient d'agrandir son local de la rue Royale et de plus fraîche toilette. Nous avons vu là de fort remarquables ouvrages dont nous aurions voulu parler aujourd'hui; mais le temps a l'espace nous manquant pour le faire convenablement. Nous aurons le plaisir de parler de cette réunion intime dans un prochain numéro. L'artiste voudra bien nous pardonner ce retard. Dès maintenant, néanmoins, nous lui adressons notre plus sincère compliment.

RESTAURANT WEBER & CIE.—Nous avons assisté hier à l'ouverture du Restaurant que vont diriger MM. J. Weber & Cie. Disons, tout d'abord, que les propriétaires ont reçu leurs invités de la façon la plus courtoise. Ils ont fait largement les choses, et c'est justice de reconnaître que rien ne nous a manqué dans le nouvel établissement: cuisine, cave, service de premier ordre, des préférences sans nombre.

MM. Weber et Cie sont décidés à ne rien négliger pour se créer vite une clientèle, et ce que nous avons vu, de nos yeux vu, nous est un témoignage certain qu'ils ont pris la bonne voie pour arriver à leur but.

Le local est situé au coin des rues Royale et de la Bourse; la façon dont tout est disposé là, indique que le Restaurant est confié à un administrateur qui connaît à fond son terrain.

Nous remercions MM. Weber et Cie. des mille et une politesses que nous avons reçues d'eux.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 16 octobre 1886.
Thermomètre de R. Soniat fil. Opticien.
No 124, rue Royale.

6 heures du matin.	Fahrenheit	Centigrade
Midi	74	23
3 P. M.	78	25½
6 P. M.	73	23

Nlle Orléans 16 octobre 1886, 2 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	75	Nashville Tenn	66
Augusta, Géo	77	Pittsburg, Pa	46
Savannah, Géo	78	Cairo, Ill	66
Mobile, Ala	78	Davenport, Iowa	56
Montgomery, Ala	86	Dubuque, Iowa	52
Vicksburg, Miss	73	Keokuk, Iowa	63
Galveston, Tex	71	La Crosse, Wis	16
Indianola, Tex	[illegible]	[illegible]	66
Shreveport, La	71	St Paul, Minn	40
Corsicana, Tex	61	Leavenworth, Kas	75
Chattanooga, Tenn	70	Omaha, Neb	74
Cincinnati, O	57	Yankton, D. T	68
Louisville, Ky	61	Key West, Fla	81
Memphis, Tenn	71	Nlle Orléans, La	73

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Peter A. Holst à Mlle Annie Anderhalt.
Matthew Johnson à Mlle Emma G. Moses.
John Washington à Mlle Jeannette Rouse.
Jos. L. Bercier à Mme Veuve Alice Bercier.
Thos. H. Johnson à Mlle Mary Rice.
Gustave Robert à Mlle Alice Victor.
Emile Bagnetto à Mlle Camille Maillhas.

Naissances.

Mme Dr. J. A. Cantrelle, un garçon.
Mme Dr. Henry P. Wahl, un garçon.
Mme Bartholomew Gillan, un garçon.
Mme Ferdinand Steckler, un garçon.

Décès.

Mary E. Omond 1 mois 3 15 rue Constance.
George Halle 37 ans, rue Nouvean St. Bernard, près Derbigny.
Mme Bridget Gallagher 37 ans, 238 rue St. Pierre.
Frank Jackson, 40 ans, Hôpital de Marine des États-Unis.
Mme Carmélite Stone 35 ans, 1st 1/2 rue Trémé.
Francis Ortis, 66 ans, rue Aubry, près Broad.
Marianna Battaglia, 10 mois, 48 rue Ursulines.

Cour du recorder Davey.—Mattie Feldon, insultes et abus, $10 ou 20 jours.

Henry Burke, vol, $250 de caution.

Daniel Marshal, attaque, $10 ou 20 jours.

Mamie Lewis, attaque à main armée, renvoyée devant la cour criminelle sous caution de $250.

Maggie Bell, voies de fait, renvoyée devant la cour criminelle sous une caution semblable.

Paul Cazeaux, pour avoir conduit trop vite dans la ville, $5 ou 10 jours.

Jennie Jackson, insultes et abus, remise en liberté sur parole.

Marie Davis, alias Black and Tan, et Louis Valley, complicité de vol, $1,000 de caution chacun.

Mme Constance Breaux, insultes et menaces, remise en liberté sur parole.

Julius Vaught, voies de fait, $250 de caution.

Cour du recorder Burthe—Henry White, vol, $250 de caution.

Oscar Pouilly, vol avec effraction, remis en liberté sur parole.

Wm. Behan alias Tug Wilson, ivresse, acquitté.

Farraget Montesque, bris de paix et propos obscènes, $5 ou 10 jours.

Armand Cantrell, violation de l'ordonnance 5046, $20 ou 30 jours.

Sarah Wilson et Annie Gibson, bataille, la 1ère a été acquittée, la seconde condamnée à $5 ou 20 jours.

Albert Walker, vol, envoyé à la maison de Refuge.

John Robinson, ivresse, acquitté.

William Rolling, attaque $10 ou 20 jours.

Maggie Williams, ivresse, condamné à balayer la cour.

Ventes à l'encan.—Les ventes suivantes ont été faites hier par les divers encanteurs de la ville:

Par J. V. Gourdain: Une maisonnette en bois située rue White, entre Labarpe et Lapeyrouse, prix $300

Par MM. Spear & Escoffier: Une maison situé rue Roman, No. 220 ... $1300

Un lot de terre contigu $400

Total $1700

Par M. C. E. Girardey, deux maisons d'habitation en bois, No. 455 et 457 rue Carondelet entre Felicity Road et St. Andrew $4,600

Un cottage double, rue Dryades No 500 entre St. André et Félicité $3,275

Un cottage en bois, rue Chippewa No. 360 ..... $2,225

Un cottage en bois, rue Coliseé entre les rues Austerlitz et Tyler: $750

Un cottage en bois au coin de l'avenue Nashville et de la rue Laurel $810

Par W. J. Hodgson—Un cottage double, No. 114 rue Harmonie $1,850

Un cottage double, au coin des rues Neuvième et Constance $2000

Une maison à deux étages, No 120, rue Harmonie $2000

Une maison en bois, No. 116 rue Harmonie $1075

Blessé.—Un enfant du nom de John Colonado qui jouait, vendredi soir à 8 heures, au coin des rues Quartier et Decatur, a été blessé à la nuque par une bouteille qui avait été lancée par un inconnu, de l'intérieur de la pension Schorn.

L'enfant a été transporté chez parents rue Decatur No 322.

Trains de plaisir.—Les excursionnistes apprendront avec plaisir que la Compagnie du chemin de fer Louisville et Nashville se propose de ne pas suspendre pendant l'automne et l'hiver les trains d'excursion qui partent le dimanche pour les localités d'outre-lac. Elle ne le fera que si les excursionnistes lui manquent, ce qui n'est guère probable. On est toujours heureux de quitter la ville pendant quelques heures, quand on a travaillé toute la semaine, et, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, d'aller aspirer quelques bouffées d'air pur à la campagne.

Grande matinée d'escrime donnée par M. Casella.—C'est aujourd'hui, à 1 heure de l'après-midi, nous le rappelons à nos lecteurs, qu'aura lieu à la salle de l'Union Française, le grand assaut d'armes donné par MM. Enrico Casella et Vital-Lehailly, avec le concours d'amateurs distingués. Plusieurs de nos plus fines lames se sont piquées d'honneur et ont voulu se mesurer avec le célèbre tireur.

Une foule de dames orneront la séance de leur présence. Il y aura bien des passes d'armes émouvantes.

Le public, croyons nous, envahira la salle de bonne heure. Nous rendrons un compte exact de cette matinée d'escrime.

Les levees.—Les propositions suivantes ont été soumises hier à midi au bureau des Ingénieurs de l'Etat, relativement à la construction des levées suivantes:

Pour la levée New Texas, paroisse de Pointe Coupée, P. J. Tyrrell a offert de faire les travaux à raison de 19 cents la yarde cube.

Morgan O'Connell à raison de 14 cents 3/8 et B. McGinty, à raison de 16 cents.

Pour la levée Upper Ten, paroisse Lafourche, rive gauche, P. Harnan a offert d'exécuter les travaux à raison de 29 cents la yarde cube: et William Dowling à raison de 23 cents.

Pour la levée Cofield, paroisse Ascension, rive droite, P. J. Tyrrell, 15 1/2 cents par yarde cube; P. Harnan, 18 cents; M. Tesley, 16 5/8 cents; W. H. Davis, 14 cents; Wm. Dowling, 18 cts.

Cahanoey, paroisse St-Jacques—P. J. Tyrrell, 17 1/2 cents par yarde cube; P. Harnan, 23 cents; M. B. McGarry, 29 7/8 cents; John B. McGinty, 25 cents.

Gipsy, paroisse St-Jacques, rive gauche—P. J. Tyrrell, 17 1/4 cents par yarde cube; P. Harnan, 18 cents; M. Yesly, 15 5/8 cents; M. Frawley, 18 1/2 cents; John Cleary, 14 7/8 cents; Martin Head, 19 1/2 cents; J. T. Griffin, 18 cents; M. B. McGarry, 17 15/16.

Louisa, paroisse St-Charles, rive gauche—P. J. Terrell, 15 cents par yarde cube; P. Harnan, 18 cents; John Cleary, 14 7/8 cents; Martin Head, 19 cents; M. B. McGarry, 15/16 cents; John B. McGinty, 16 cents.

L'offre la moins élevée sera particulièrement recommandée à l'approbation du gouverneur, auquel seront soumises toutes ces offres.

Taxes.—La somme des taxes reçues hier à la mairie s'élève à $17,917 54.

Il a été reçu pendant la semaine qui vient de s'écouler, $171,095 77.

Le total général s'élève jusqu'à ce jour à $1,270,018 64.

La plus forte somme reçue pendant la dernière semaine s'élève à $52,651 52.

La moins élevée, à $6,372 40.

Voies de fait.—Un nègre du nom de J. D. Mothais, qui habite rue Market, No. 91, a été attaqué vendredi soir à 5 heures, au coin des rues Eliza et Elmire. Il a été frappé au côté gauche de la tête avec un poids en fer par un nommé J. B. Collins, qui tient une épicerie et un bar-room à cette encognure. Des affaires d'argent auraient, dit-on, provoqué cette attaque.

Arrêtés.—Le capitaine Collein et les officiers De Ranré et Audry ont arrêté Marie Davis alias Black Tan, Tom et Louis Valley, recherchés tous les deux depuis le 4 septembre où ils avaient commis un vol de bijoux chez Mme Thérése Groffier, encognure Bassin et Bienville.

Rupture d'un vaisseau Sanguin.—Hier à 10 heures 30 du matin, Mme John Zoph qui habite au coin des rues Bordeaux et Tchoupitoulas où elle tient une épicerie, a été ramenée chez elle par la voiture d'ambulance qui avait été appelée en toute hâte rue Carondelet entre Girod et Julie où Mme Zoph perdait abondamment son sang par un vaisseau qui venait de se rompre.

Mme Zoph a été ramenée chez elle dans un extrême état de faiblesse.

Chasse au voleur.—Vendredi, à 2 heures de l'après-midi, un enfant de couleur du nom de Michel Harris, habitant encognure Lesse